

- Voïs - *je vois-suis*

par Joris Guibert

Extrait de « *Manifeste pour un visuel qui ouvre l'oeil* »
publié par *Revue & corrigée* numéro 91 (Mars 2012)

Humain/Œil-main : de la conscience requise au préalable à tout art de l'image

« *Interroger l'origine des images revient à nous interroger sur notre propre origine, sur ce qui nous fonde imaginativement et symboliquement* » dit Marie-José Mondzain¹. Voyons, alors :

L'humain prend de la boue (« humus » dont il est constitué symboliquement dans de nombreuses civilisations) et pose sa main contre la paroi : surprise, cette trace c'est lui-même... Ce geste fondateur, il le reproduit, mais en négatif : il souffle la boue-pigment sur sa main qu'il *incruste* dans la roche, puisque celle-ci est laissée vierge – embrassée par la peinture comme une caresse. Non pas impression mais empreinte, subjectile-subjectif. Ce faisant il lie dans le même acte (et horizon) l'œil (voir), la main (faire), le toucher (saisir), le souffle (parler). La psychanalyse découvrira plus tard ce lien indéfectible entre haptique et optique, et la pulsion derrière la vision : le ça-voir poussant au savoir, à saisir le monde.



¹ Conférence *Qu'est-ce que voir une image?*, DVD, Éditeur Cerimes, 2004

Cette peinture de main – l’origine de toute image – est un signe, icône qui vaut autant comme symbole (au minimum métonymie) que comme indice de l’acte ; image présence-absence de l’imageur qui le sépare de l’Autre et même temps qu’elle les relie par le regard partagé. Cette forme emplit de sens – l’image – prédispose ainsi l’écriture. Le langage s’y répand comme l’eau dans un interstice, et avec lui une autre forme de pensée (dont l’abstraction). Un nouveau rapport au réel (en 2D, littéralement entrée dans une autre dimension) fondé sur le regard, c’est-à-dire l’attention, l’intention : autrement dit la conscience. « *Auto-désignation constitutive* » dit Mondzain, ou « *chiasme du visible* » de Merleau-Ponty : en voyant je me vois voyant. Le sujet naît par l’image, et avec lui l’inter-subjectivité, qui le dé-fusionne de l’Autre et du monde, mais qui simultanément l’y relie. Or c’est exactement ce que fait le langage : séparer en liant. Nommer (du grec *nomos*, issu de *nemein* : diviser) c’est séparer les choses (2 fruits : 1 pomme/1 poire) ; et parler (du grec *logos*, issu de *legein* : rassembler) c’est relier ces noms par un réseau de sens. L’image est précisément cela : une coalescence d’éléments séparés, reliés entre eux par la forme et le sens. Elle ne permet pas seulement de véhiculer du langage : elle est langage. Langage est à prendre non comme « outil de communication », mais comme « matrice de structuration » de la pensée, de l’affect, du sensible.

Pourtant, ces images étaient *enfouies*, dans une grotte (« *caverne matricielle* » dit Mondzain) à l’abri de l’œil. La sagesse des anciens était-elle de laisser au monde ce qui lui appartient, de ne produire de représentation qu’*en dessous* ? Le rituel-trace est aussi rituel-vision : il faut descendre dans les profondeurs pour accéder à l’image, et outillé d’une torche –produisant autant de lumière que d’*ombre*. L’art des ténèbres renvoie furieusement à une exploration de l’inconscient...

S’il se passe quelque chose dans l’image qui nous a constitué en tant que sujet conscient, se pourrait-il que cette même chose puisse nous dé-constituer ? Pendant des millénaires, aucune civilisation n’a utilisé l’image pour imiter le réel ; jusqu’à une époque récente la méfiance vis-à-vis de ce médium prévalait, du moins un rapport à l’image radicalement différent (par exemple système codifié de mémoire). Platon dénonçait dans le mythe de la caverne l’aliénation par l’illusion de ce double-ombre, désincarnée. La perspective n’a jamais été représentée jusqu’à la Renaissance : premier virage, l’ère de la représentation. L’invention des techniques de reproduction (mimesis, imprimerie...) change la relation au monde et au corps. Marshall McLuhan a montré qu’elles font muter le corps en développant le sens de la vision au détriment de l’ouïe – utilisée dans la transmission orale². D’un régime de rareté de l’image et d’unicité, voilà qu’en quelques siècles, nous passons à sa profusion et son ubiquité³. D’une accession fondée sur le mode du rituel, nous passons à une consommation délinéarisée, pléthorique, compulsive.

Le second virage a lieu au 20ème siècle, ère de la *Vidéosphère* (Debray), non plus représentation mais simulation. La transmission instantanée de la vidéo (puissance du direct), le temps réel cybernétique, la donnée computationnelle, « réalité virtuelle » et désormais « augmentée »... L’image devient vivante (« live »). Debord mettait en garde :

2 In *Pour comprendre les médias*, Mame/Seuil, 2004

3 Voir Jean Jacques Wunenburger, texte « Mirages de l’image à l’ère électronique », in *Les dons de l’image*, Editions L’Harmattan, 2003

« Là où le monde réel se change en simples images, les simples images deviennent des êtres réels »⁴ ; qu'aurait-il dit de ces tablettes numériques où l'on *touche l'image* pour accéder au réel ? C'est toute la réalité qui se construit alors peu à peu comme une image : la notion d'« hyper-réalité » des post-modernes décrit comment cette dynamique transforme le réel, qui devient aussi taillé et retouché qu'une couverture de magazine de mode.

Cette « société de l'image », nous fait doucement entrer dans une « société du visible », monde panoptique où tout doit pouvoir être vu, du micro au macroscopique (échographie, tomographie, tractographie, satellite, télescope, télévision, visiophonie, vidéosurveillance...). Non seulement visible mais simultané. Qu'est-ce qui se joue ici ? Le Visible devient le Vrai (voir = croire), et tout ce qui n'est pas visible n'a pas d'existence ; tout ce qui n'est pas présence (simulation simultanée) est oublié : une fabrique de l'amnésie. Cette *exigence de transparence-immédiateté* fera-t-elle passer de la civilisation scripturale à celle de la visibilité ? Impliquant une mutation de mode de pensée ? On ne peut pas faire usage d'un art de l'image sans interroger ses enjeux, et conséquences.

©Joris Guibert 2012

Site internet : <http://khroma-soma.com>

Ce texte fait partie d'un cycle théorique (publié par Revue & corrigée durant l'année 2012), dont le résumé est disponible ici : <http://khroma-soma.com/publications/textes-revue-et-corrigee-extraits/>

Pour citer ce texte :

Joris Guibert, « Manifeste pour un visuel qui ouvre l'oeil », Revue & corrigée Mars 2012 (numéro 91), p. 20-27

REVUE & CORRIGÉE, *surface écrite des pratiques sonores expérimentales*
revue trimestrielle disponible en librairie ou sur commande

Site : <http://www.revue-et-corrigee.net/>

Version numérique (PDF) : www.scopalto.com

4 Film *La société du spectacle*, 1973